

DOSSIER
RECHERCHES ANGLAISES

Ce dossier a été coordonné par Patrice FLICHY,
Louis QUÉRÉ et Jean Paul SIMON

SENS, GENRE ET CONTEXTE :
LA PROBLÉMATIQUE
DU « SAVOIR PUBLIC »

Dans les nouvelles études de la réception

John CORNER

Comme de nombreux articles l'ont montré (1) une des évolutions les plus frappantes des recherches sur les médias pendant la dernière décennie a eu pour objet des questions de « réception », c'est-à-dire des questions du genre : *quelles* significations les publics construisent-ils avec ce qu'ils voient, entendent et lisent ? *Pourquoi* ces significations plutôt que d'autres sont-elles produites par des publics spécifiques à partir de l'éventail des possibilités d'interprétation ? Et *comment* ces activités de production de sens, situées comme elles le sont d'ordinaire dans le cadre de la vie quotidienne, peuvent-elles bien se rattacher aux idées sur le pouvoir des médias et sur la constitution du savoir, des opinions et des valeurs publics ?

Cette évolution – à bien des égards un retour à l'étude empirique des publics avec un nouveau programme plus précis concernant la nature du sens en tant qu'action sociale – a été perçue à bon droit (2) comme ayant exercé une influence « révisionniste » sur les théories à propos du

pouvoir des médias qui reposaient sur des interprétations structuralistes de l'idéologie, et qui eurent tant de poids dans la recherche britannique des années 70 (3). C'est si vrai que dans certains travaux du « nouveau paradigme » sur la réception, la question d'un niveau idéologique des processus médiatiques, ou même de la puissance des médias en tant que problème politique tout court, a presque entièrement disparu du programme principal de recherche, sinon des commentaires d'encadrement. Dans ce qui pourrait bien se révéler pour finir comme une phase temporaire d'« oscillation haute » du balancier, on a fait porter tant d'efforts conceptuels sur l'activité interprétative des publics que même la théorisation préliminaire de l'influence est devenue délicate.

Un certain nombre de panoramas utiles des études « de réception » ont récemment été proposés (4), ainsi que des réflexions sur leurs méthodes ethnographiques (5). Mon intention n'est pas de proposer ici un nouveau compte rendu synoptique, mais de faire ressortir aussi clairement que je le pourrai ce que je perçois comme les trois domaines clé de priorité – et de difficulté – conceptuelle pour la nouvelle entreprise. Ceux-ci débouchent à leur tour sur des problèmes plus généraux pour la théorisation et l'analyse du pouvoir culturel. Mes propres intérêts étant centrés sur la relation entre journalisme de radio ou de télévision et savoir public, c'est en songeant avant tout à cet aspect que je mènerai mon argumentation.

Les termes « sens », « genre » et « contexte » sont ceux qui désignent le mieux les trois grands domaines que j'ai sélectionnés. Il me semble qu'autour de chacun d'eux se sont regroupées, outre un certain nombre d'explications contradictoires, diverses confusions. Une des conséquences en est que, même si les commentateurs n'hésitent pas à parler

(1) CURRAN et GUREVITCH (éds), 1991.

(2) CURRAN, 1990.

(3) Voir par exemple HALL, 1977, pour un bilan critique de l'intérieur de ce courant.

(4) Par exemple, SCHRODER, 1990 ; MORLEY, 1989 ; ANG, 1990 ; JENSEN, 1990-a ; MOORES, 1990.

(5) Voir les numéros spéciaux du *Journal of Communication Inquiry* (13.2, 1989) et de *Cultural Studies* (4.1, 1990).

d'une nouvelle tradition « ethnographique » florissante (en une référence qui est loin de faire l'unanimité aux conventions du recueil de données anthropologiques « en profondeur »), il y a en réalité un gros travail de déconstruction à faire si l'on veut que des progrès ultérieurs significatifs puissent être accomplis. Il me semble aussi que ces trois termes sont à l'heure actuelle employés dans deux types de programmes de recherche assez distincts, qui posent la question de l'« influence/interprétation » de manières différentes.

Un de ces programmes s'intéresse surtout aux médias en tant qu'agences de savoir public et de pouvoir « définitionnel », en privilégiant leur production en matière d'informations et d'actualité, et en établissant un lien direct avec la politique de l'information et le téléspectateur en tant que citoyen (6). Les travaux récents de spécialistes danois, suédois et norvégiens de ces questions constituent à présent une agression extrêmement ciblée et intensivement théorisée de cette orientation de recherche, qui peut être commodément appelée le programme *savoir public*.

L'autre programme s'occupe principalement des implications pour la conscience sociale des médias en tant que source de divertissement, et est donc lié aux problématiques sociales du « goût » et du plaisir (celles qui concernent la classe sociale et la différence entre les sexes, par exemple) au sein de la culture populaire industrialisée. On peut l'appeler le programme *culture populaire* (7).

Je n'entends nullement suggérer que ces deux programmes n'ont aucun rapport l'un avec l'autre. De toute évidence, manquer de reconnaître le caractère esthétique, l'organisation narrative et l'insertion dans un cadre culturel plus large de la présentation des informations et de l'actualité, ou passer à côté des savoirs sociaux et des

systèmes de classification à l'œuvre dans la fiction populaire, reviendrait à travailler avec une idée extrêmement simpliste des processus en jeu. Les chercheurs s'en sont montrés tout à fait conscients (8). Pourtant, une divergence entre ces deux approches, dans les problématiques de recherche et les termes jugés appropriés pour les aborder (diversement orientés en vue d'une théorisation esthétique, psychologique, sociologique ou directement politique), semble non seulement clairement perceptible, mais encore en train de s'accroître. J'en veux pour preuve la diversité des sources et références citées suivant la perspective choisie – indépendamment d'un petit noyau de textes communs – dans les récentes vues d'ensemble de ce champ d'investigation. J'approfondirai sous mes trois rubriques la nature et les conséquences de cette divergence.

On peut aussi s'interroger sur les rapports *politiques* généraux à l'œuvre (par défaut ou autrement) dans la soudaine floraison, depuis le milieu des années 80, de travaux axés sur le « côté de la demande » (à propos des produits de fiction et des autres). Dans certaines versions des recherches sur la réception, ce phénomène semble avoir représenté une forme de quiétisme sociologique ou de perte d'énergie critique, où une insistance croissante sur les microprocessus du visionnement supplante (bien que ce soit rarement explicite) l'examen des macrostructures des médias et de la société. Dans d'autres approches, s'inscrivant le plus souvent dans le programme « culture populaire », un ton dithyrambique est parfois apparu, la critique universitaire validant avec enthousiasme les choix de divertissement effectués par les « téléspectateurs ordinaires », sur un mode qui soulève d'emblée des questions fondamentales quant aux objectifs de l'enquête sociale et esthétique. (Le très influent Fiske (9) a parfois de ces

(6) A titre d'illustration, on pourrait citer MORLEY, 1980 ; LEWIS, 1985 ; JENSEN, 1986 ; DAHLGREN, 1990 ; HOIJER, 1989 ; CORNER, RICHARDSON et FENTON, 1990-a et 1990-b.

(7) Des exemples seraient ici ANG, 1985, certains passages de MORLEY, 1986, et SEITER *et al.*, 1989, ainsi que RADWAY, 1984, qui propose une étude novatrice et influente sur la lecture de la littérature populaire.

(8) Voir, par exemple, LIEBES et KATZ, 1990, ainsi que LIVINGSTONE, 1988 et dans CURRAN et GUREVITCH, *op. cit.*, sur la dimension cognitive des séries de fiction populaires.

(9) FISKE, 1987.

envolées, bien qu'il soit passablement plus circonspect que nombre de commentateurs n'ont bien voulu le reconnaître quant au « macro » cadrage du pouvoir économique et culturel.) L'universitaire norvégien Jostein Gripsrud a noté quelques autres conséquences possibles de cette tendance : « En faisant comme si le plaisir du critique universitaire était le même que celui de n'importe qui d'autre, on ne gomme pas seulement les différences socioculturelles entre le public académique et le public de base du genre, on évite aussi d'analyser les spécificités, par exemple, du plaisir que peut prendre un spécialiste du cinéma à regarder un *soap* (10). »

A un niveau plus général, le large intérêt témoigné aux questions de réception semble étroitement lié, et ce n'est pas un hasard, à certains aspects du virage vers le postmodernisme récemment effectué par plusieurs disciplines des arts et des sciences sociales. Ce virage, dont le caractère est trop complexe pour être résumé ici, a souvent marqué ce qui sera considéré, suivant les points de vue, comme une « sophistication » ou un « ramollissement » des termes de la critique culturelle. Un sentiment d'ambivalence accru envers les objets et les plaisirs offerts par les ressources et l'inventivité des industries du dernier avatar de la culture capitaliste a été affiché au moment même où une certaine affectation de nervosité quant aux notions de vérité, de raison et de pouvoir devenait à la mode (11).

Sous chacune de mes rubriques, j'élargirai également la discussion sur ces points, ainsi que sur ceux qui sont plus spécifiquement liés aux rapports sociaux de la production de sens, et donc à la *pragmatique* de la médiation (12).

Toutefois, avant d'examiner en détail les *problèmes* rencontrés, j'exposerai aussi succinctement que possible les grandes lignes des « recherches en réception » telles qu'elles m'apparaissent à la lumière de mon propre intérêt pour la production du savoir public. Une bonne partie de mes propos peut s'appliquer à d'autres travaux qu'à ceux qui portent sur les publics de télévision, mais comme c'est sur la télévision que la plupart des études se sont focalisées, mes propres développements en viendront souvent à revêtir un caractère spécifique à ce média.

Il ne fait aucun doute que *The « Nationwide » Audience* de David Morley (13) constitue la publication la plus importante pour l'émergence, dans la recherche britannique, de la perspective centrée sur la réception. Cet ouvrage, basé sur des discussions en groupe faisant suite à la diffusion au magnétoscope d'un magazine d'actualités télévisées de début de soirée, a établi autour des relations « texte-télespectateur », de la variation interprétative et du « savoir par la télévision », un programme d'études qui a exercé une influence capitale. Il se trouve aussi que le *Family Television* du même auteur (14), où un certain nombre de familles étaient interrogées de manière approfondie sur leurs habitudes et plaisirs en matière de télévision, constitua une nouvelle contribution importante. Dans ce deuxième livre, l'accent passait de la détermination de corrélations sociales spécifiques entre texte/télespectateur/sens à un examen plus large des cadres domestiques et de modèles d'utilisation. Comme je le montrerai par la suite, ce glissement n'est pas sans poser de problèmes, surtout s'il est purement et simplement considéré comme un « développement » du travail précédent.

(10) GRIPSRUD, 1989, p. 198.

(11) Voir l'excellent compte rendu synoptique de ces questions dans HARVEY, 1989.

(12) Je pense que les recherches sur la réception peuvent tirer profit d'une compréhension de la manière dont le débat entre les perspectives « sémantique » et « pragmatique » s'est développé en linguistique. Ce débat, parfois mené à partir de positions proches de l'exclusion mutuelle, n'a pas seulement incité à porter une grande attention aux éléments significatifs impliqués dans la production de sens ; il a aussi conduit l'analyse à se pencher sur l'idée de « contexte pertinent » et sur les problèmes liés à son étude. Voir LEVINSON, 1983, pour une excellente et vivante discussion de ces aspects.

(13) MORLEY, 1980.

(14) MORLEY, 1986.

La première de ces deux études et les contributions d'autres chercheurs qui lui sont redevables (c'est-à-dire la plupart de celles qui furent publiées pendant la dernière décennie) peuvent en partie s'envisager comme une réaction contre deux aspects de l'état contemporain de la théorie et de la recherche.

Premièrement, il s'agissait d'une prise de distance à l'égard du « textualisme » (souvent structuraliste) des *Cultural Studies* en Grande-Bretagne. Il y avait eu dans ce courant une tentative pour faire de la sémiotique une « science du texte » permettant, non seulement de discerner un sens textuel précis et « profond » par une lecture attentive, mais aussi de prédire « l'effet idéologique » qu'un texte favoriserait chez les téléspectateurs en évaluant la force de positionnement qu'il exerçait sur les actes de réception (15). Le travail de Morley constituait une tentative pour sortir du formalisme de cette position et pour prendre davantage en compte des variables et des complexités du « sens en cours d'élaboration » (*meaning-in-process*).

Deuxièmement, la relative négligence du « sens » en faveur de la « fonction » et de « l'usage » dans les études empiriques de l'époque sur les publics fut repérée et fit l'objet d'une réaction, bien que la « naïveté » des premières recherches à cet égard ait parfois pu être exagérée (16). La forme que prit ici la « reconceptualisation » comportait une tentative pour transférer la vigilance des *cultural studies* à l'égard des processus discursifs et symboliques à l'analyse de l'organisation et des formes de l'activité « regarder la télévision » plutôt que de l'organisation et des formes des textes médiatiques eux-mêmes. L'« influence », quelle que fût sa force ou son orientation, devait opérer par le biais du sens, et c'était donc à la complexité formelle et sociale de la production de sens que les nouvelles recherches s'attaquaient. Le sens était perçu comme *intratextuel* (réclamant une analyse des structures tex-

tuelles), *intertextuel* (réclamant, entre autres, une analyse des genres et des rapports entre eux), mais aussi, pour finir et de manière décisive, comme *interprétatif* (réclamant une étude de la pratique située de la compréhension « réceptive »).

La méthode, dans *The « Nationwide » Audience* comme dans le nombre considérable de programmes de recherche qui allaient suivre la piste de Morley, consistait, de manière assez directe, à susciter des discussions en groupe sur la télévision à la suite de séances de projection organisées à cette fin. À partir de ces données, des « lectures » (l'ethnographie, malgré son intérêt pour les versions des téléspectateurs, ne pouvant se dispenser d'une interprétation par des analystes) pouvaient être faites de la manière dont le discours reflétait des types de variation dans les « significations-pour-le-téléspectateur ». Ceux-ci pouvaient ensuite être associés à d'autres facteurs, différenciant chaque téléspectateur ou groupe de téléspectateurs interrogé. En d'autres termes, la *variation* mais aussi *ses raisons et ses conséquences* semblaient devenir, fût-ce partiellement, accessibles.

La signification globale généralement attribuée à ce travail au sein des études sur les médias (une question qui n'est pas sans receler elle-même des possibilités « d'études de réception » !) allait dans le sens d'une interprétation des variations dans les réponses comme appelant une révision à *la baisse* des hypothèses sur le pouvoir des médias (17). Des formes de « résistance » interprétative – comme le suggérait l'usage par Morley des termes « négocié » et « oppositionnel » pour classer des types de position de lecture non alignés – apparaissaient plus répandues que la « subordination » (la reproduction des significations « dominantes ») et, comme je l'ai signalé plus haut, un certain nombre de commentateurs accueillirent avec enthousiasme le degré nouvellement reconnu « d'indépendance » du spectateur et du lecteur que ce

(15) Voir CORNER, 1985, pour un historique de ces idées dans les études culturalistes.

(16) Voir CURRAN, 1990.

(17) Révision reproduisant, dans une certaine mesure, les déplacements d'accent opérés lors d'un chapitre antérieur de l'histoire de la recherche sur les médias ; voir CURRAN, 1990.

point était censé attester. Il convient toutefois de noter que Morley, pour sa part, n'a jamais manqué de souligner dans son travail que le pouvoir culturel et la reproduction idéologique fonctionnent autant – sinon davantage – à travers les facteurs sociaux qui pèsent sur l'acte d'interprétation que par le biais de ce qu'on peut croire « véhiculé » par, ou « inscrit » dans, les textes des médias eux-mêmes. L'insuffisance de l'attention prêtée à ce phénomène a souvent conduit à une situation où une opposition outrancièrement simpliste entre pouvoir textuel et liberté du lecteur, comportant l'évocation de diverses positions de « trêve » possibles, a été implicite dans le débat (18).

Nous allons maintenant passer au premier des trois domaines dont j'ai suggéré qu'ils méritent un examen critique plus attentif.

Le sens

Ce qu'un critique ou un chercheur entend par le terme « sens » dans des formules désormais familières comme « le téléspectateur construit le sens de l'émission », « le texte est capable de produire de nombreux sens différents » ou « voici le sens vers lequel le texte vous guide » est loin d'être aussi clair qu'on pourrait le souhaiter. Ce manque de clarté a gêné l'instauration d'un dialogue critique productif entre chercheurs et a conduit à une situation où, alors qu'on rencontre une foule de considérations profondes (et assez répétitives) sur le sens et les médias, la compréhension de ce qui est précisément en jeu souffre d'une carence chronique de théorisation.

Même s'il convient d'employer les métaphores spatiales avec précaution quand on examine les processus sémantiques et pragmatiques, le concept de « niveaux » peut, je pense, offrir ici quelques différenciations préliminaires, et par là même contribuer à mettre en relief certains pièges d'une utilisation trop désinvolte. Dans de nombreux emplois du mot

« sens », on peut ainsi repérer trois niveaux différents, souvent confondus les uns avec les autres. A savoir :

1. Un niveau où la signification première d'un mot, d'une image ou d'une séquence (par exemple, le groupe de mots écrits « machine à écrire », le mot parlé « violence », la photo d'un bébé dans une poussette, une poursuite de voitures à la télévision) est reconnue et comprise. Cette reconnaissance et cette compréhension tiendront bien sûr compte de – ou seront sensibles à – ces facteurs environnants et concomitants qui forment un *contexte d'emploi* (contexte dont la détermination théorique présente, comme on le verra plus loin, un problème majeur dans tout projet de recherche). Sans faire abstraction des problèmes de délimitation de catégories, on peut encore à de nombreuses fins – conformément à la sémiotique classique – penser utilement ce niveau comme se rattachant à celui de la « dénotation ».

2. Un niveau auquel la signification seconde, implicatoire ou associative d'un mot, d'une image ou d'une séquence est reconnue et comprise. Ce niveau variera selon le caractère du signifiant, du signifié ou d'une combinaison des deux (autrement dit, des objets nommés ou visuellement décrits auront un degré de résonance symbolique/métaphorique variable – l'image d'une chaise pouvant en avoir moins que celle d'un missile de croisière –, à l'instar d'abstractions nommées telles que « la politesse » ou « la mort »). De toute évidence, la force signifiante seconde de chaque formulation verbale ou articulation d'image dépendra en partie de ses éléments locaux, mais aussi de leur organisation au sein de l'unité textuelle plus large dont on s'occupe. A ce second niveau, l'effet des variations dans les ressources auxquelles font appel les téléspectateurs pour comprendre et évaluer ce qu'ils voient sera plus important qu'au premier niveau, où le travail interprétatif repose sur des signes/formes et conventions plus largement consensuels. Une variable aussi bien *bio-*

(18) Voir le traitement exhaustif et polémique de ces aspects par un certain nombre d'auteurs dans *Critical Studies in Mass Communication* 5 (1988), pp. 217-254.

graphique que *sociale* commencera sans doute à figurer dès lors plus fortement dans l'organisation de l'activité de perception de cognition et d'attribution de signification. Le terme « connotation » continue à être utile pour désigner le niveau de sens ici en jeu, bien qu'on l'ait trop souvent pensé exclusivement en termes d'« émotion » ou d'associations engendrées par des images visuelles, et que de nombreuses applications de la distinction entre dénotation et connotation soient déplorablement simplistes et rigides (19).

3. Un niveau auquel les téléspectateurs et les lecteurs attachent une signification plus générale à ce qu'ils ont vu et entendu, évaluant ces éléments (peut-être par rapport à ce qu'ils perçoivent de leurs présupposés et implications, s'ils ont force de proposition) et les situant à une place négociée dans leur savoir ou leur mémoire, où ils pourront continuer à opérer un travail de modification sur d'autres constituants de leur conscience (et, bien sûr, de leur inconscient). Quand certains chercheurs parlent de la « réponse » ou de la « lecture » qu'un produit médiatique particulier a suscitée, c'est clairement à ce niveau qu'ils se réfèrent le plus souvent. La notion, largement employée, de « lecture préférée » pour désigner une pondération des significations dans un texte en vue d'une compréhension idéologiquement alignée se rattache aussi très directement à ce niveau (20). Bien que le concept de « lecture préférée » ait marqué une prise de distance bienvenue à l'égard des conceptions « dures » du pouvoir textuel (la signification générale « encodée » n'a pas besoin d'être celle qui est « décodée ») et un pas

vers l'interface influence/interprétation, son emploi est resté en pratique limité aux textes d'information et d'actualités, et en particulier à ceux où des discours s'affichant comme neutres sont en fait organisés en termes de catégories et de rapports systématiquement « orientés ». Or même quand on aborde la vieille problématique de la prétendue objectivité du journalisme, le glissement entre plusieurs niveaux de sens est patent. Dans une étude sur les effets culturels et politiques de la presse populaire, James Curran et Colin Sparks examinent utilement à quel point ces glissements peuvent faire obstacle à une conceptualisation de la puissance des médias (21), aspect sur lequel je reviendrai plus loin.

Quand on s'attache à ce niveau de « réponse », une distinction générale entre textes factuels et textes de fiction, ou textes reposant sur le divertissement, s'impose. Dans les premiers, le téléspectateur est souvent très directement incité à une réaction qui implique des rapports de croyance ou d'incrédulité, d'accord ou de désaccord. Or les types de traitement du texte accomplis dans chacun de ces deux cas ont des chances d'être assez différents. Morley constitue, là encore, l'exemple primordial de mise en évidence de la variation accord/désaccord dans les propos des personnes interrogées (22).

Pour examiner l'interaction entre formes médiatiques et publics, il paraît donc judicieux de garder à l'esprit une différenciation à trois niveaux de ce type, quitte à la théoriser de façon plus serrée et avec un vocabulaire moins impressionniste, par rapport à *la fois* aux formes significantes

(19) HJELMSLEV, 1953, propose une discussion détaillée de cette distinction, antérieurement à sa reprise par l'analyse culturelle à travers les divers écrits de Barthes et Eco. ECO, 1976, en est un des exposés les plus clairs que je connaisse, bien qu'il ne soit pas sans comporter ses propres problèmes. Il contient cet intéressant commentaire : « La différence entre dénotation et connotation n'est pas (contrairement à ce que soutiennent de nombreux auteurs) la différence entre signification » univoque « et » vague », ou entre communication « référentielle » et « émotionnelle », etc. Ce qui constitue une connotation en tant que telle est le code connotatif qui l'instaure ; la caractéristique d'un code connotatif est le fait que la signification ultérieure repose conventionnellement sur une signification première » (pp. 55-56). Cette idée d'un stade de signification « plus élevé » qui serait construit sur les codes de signification inférieurs se trouve de toute évidence derrière la très influente théorie « à trois étages » du mythe formulée par Barthes (BARTHES, 1972). Dans une optique moins ambitieuse et moins évaluative, mon schéma à trois niveaux vise à différencier de façon plus fine les processus de production de sens ordinaires.

(20) MORLEY, 1980, en est une application majeure.

(21) CURRAN et SPARKS, 1991.

(22) MORLEY, 1980.

et à leur traitement interprétatif (23). Cela permettrait peut-être de lutter non seulement contre la terminologie de l'unité mécaniste (le « décodage »), mais aussi contre toute généralisation inconsidérée. Dans un compte rendu récent et astucieux des enjeux actuels de la recherche, Peter Dahlgren semble temporairement victime de cette dernière tendance lorsqu'il note : « Par "sens", ou "signification", je me réfère ici aux processus menant à une compréhension du monde qui nous entoure. Ils sont en rapport avec la création d'une cohérence globale dans nos vies, avec l'instauration d'un ordre où enraciner notre existence (24). »

C'est assurément vrai, mais nullement suffisant.

Pour illustrer le besoin manifeste de différenciation dans la pratique analytique, on peut prendre l'exemple de deux personnes qui se rencontrent à leur travail, le lendemain de la diffusion d'une dramatique télévisée que toutes deux ont vue. Elles en parlent et, assez vite, une différence de jugement se fait jour quant à la fin, que l'une d'elles a trouvée émouvante et l'autre stupide. Dans quelle mesure cette différence concerne-t-elle des appréciations portant sur le même ensemble de significations ? Jusqu'à quel point des critères d'évaluation et leur application sont-ils réellement en jeu ? Il se peut très bien que la poursuite de la discussion fasse apparaître que ces personnes ont des opinions divergentes quant à ce qui « se passe » vraiment à la fin. On pourrait même imaginer une situation où, après que l'un des interlocuteurs ait convaincu l'autre que son interprétation de la dernière scène est la bonne, il y ait dès lors accord sur le fait qu'il s'agissait, effectivement, d'une conclusion émouvante et appropriée. Continuons à jouer avec ce cas imaginaire. Supposons cette fois que, dès le début, les deux personnes s'accordent pour dire que la pièce et sa fin étaient remarquables. Cela garantit-il qu'elles partagent la même version de sa signification ? Non. Il est

parfaitement possible (bien que ce scénario soit sans doute moins probable que le premier) qu'elles aient des divergences d'opinion radicales quant à ce que tout cela voulait dire, ou quant au sens de parties clé du spectacle. Et si la conversation se prolonge suffisamment pour que des appréciations plus détaillées soient avancées, ces divergences risquent de ressortir et de mettre un terme au consensus, faisant basculer la discussion dans le débat et la polémique.

Après avoir indiqué l'intérêt de se cramponner à un modèle de sens par « niveaux » et de le raffiner en dépit des problèmes qui peuvent survenir si la typologie se rigidifie à outrance, je voudrais mentionner deux difficultés spécifiques qui surgissent dès lors immédiatement (elles sont d'ordinaire « masquées » par l'incapacité initiale à opérer une différenciation) et qui réclament notre attention. On peut appeler l'une le *problème de la linéarité* et l'autre le *problème de la partie et du tout*.

Le problème de la linéarité apparaît lorsqu'on traite les différents niveaux de sens (suivant ma typologie grossière ou n'importe quelle autre variante plus raffinée) comme s'ils étaient en quelque sorte activés *en une séquence de moments distincts* (la métaphore spatiale induit vite les analystes à penser de la sorte). Le téléspectateur accorderait ainsi un sens premier, puis un sens second, puis une signification générale, en un processus graduel. De toute évidence, cette façon de voir les choses ne convient pas. Des anticipations quant à la signification générale sont à l'œuvre pour guider l'enregistrement du sens second et l'organisation du sens premier dès le début de toute période de visionnement ou de lecture. A mesure qu'une émission ou un article se déroule, dans le cadre du temps de diffusion ou de lecture, une structure évolutive d'attentes et de possibilités, associée aux connexions et évaluations intertextuelles spécifiques opérées par chaque téléspectateur ou lec-

(23) Voir la précieuse tentative qui figure dans LEWIS, 1985.

(24) DAHLGREN, 1990.

teur, pèse « vers le bas » sur la lecture tandis que, simultanément, un processus génératif tire « vers le haut » depuis la signification première jusqu'à une portée générale. Cette inter-articulation de pratiques de construction de sens, allant de la décomposition de base des mots et des images jusqu'à l'élaboration d'interprétations et d'évaluations propositionnelles, thématiques et/ou fictives-imaginaires, est un processus « en boucle », continu, qui s'auto-modifie, plutôt qu'un phénomène qui passerait par des phases distinctes et indépendantes. C'est aussi, de ce fait, un processus *culturellement* saturé du début jusqu'à la fin, bien qu'à des degrés et avec des effets assez différents à chaque instant (25).

Le problème de la partie et du tout est lié au précédent. Car si la construction du sens nécessite un mouvement « vers le haut » pour passer de la reconnaissance – de couleurs, de formes ou de sons, par exemple – à l'attribution d'une signification générale, il existe aussi un mouvement « vers l'extérieur » qui passe de l'interprétation de signifiants localisés à une entité continue qui est finalement perçue comme le tout expressif (la publicité, la pièce, l'information, etc.). Et de même que le mouvement « vers le haut » s'accompagne du processus « vers le bas » consistant à trouver de nouveaux sens premiers à l'intérieur de cadres généraux, ce mouvement « vers l'extérieur » s'accompagne d'un mouvement « vers l'intérieur » qui situe des éléments, rétrospectivement peut-être, au sein de l'organisation émergente de l'émission/texte et de son intertextualité plus large. Cette dualité constitue un défi pour les chercheurs, et exige qu'on s'attaque à sa dynamique au lieu de se laisser aller à l'emploi de catégories et divisions bien établies.

Bien que je me sois ici borné à soulever quelques questions et à suggérer la nécessité, comme la difficulté, de serrer de plus près les phénomènes concernés, je voudrais

conclure cette brève évocation du sens en dégageant quelques-unes de ses implications majeures pour l'actuel travail de théorisation autour des textes et des lecteurs.

La principale de ces implications a trait à la mesure dans laquelle – et à la manière dont – « l'ouverture » et la variation du sens sont considérées comme des aspects du rapport texte-lecteur. En effet, l'usage extensif du terme « polysémie » (26) pour désigner la richesse des possibilités de sens au sein des textes médiatiques a eu tendance à suggérer une indétermination à laquelle *seule* l'action interprétative aurait mis fin (même si cette action est bien envisagée comme soumise aux modalités du système culturel plutôt que comme un acte de « libre choix »). Ce travers peut en partie résulter du transfert de remarques théoriques concernant la polysémie de signes particuliers – considérés dans l'abstrait – sur des observations quant à leur emploi au sein de structures textuelles. Or, dans cette dernière situation, la gamme des significations activées des signes, qu'ils soient visuels ou verbaux, est clairement restreinte par leur combinaison avec d'autres signes (27).

Quelle que soit l'origine de cette pré-supposition « d'ouverture » textuelle générale, elle néglige, notamment, le degré considérable de *détermination* que possèdent les textes. Celui-ci découle simplement du fait qu'ils utilisent, entre autres, des systèmes de signification reposant sur une large acceptation sociale/nationale et dont les taux d'ambiguïté sont relativement faibles. Terry Eagleton le fait fort bien ressortir en évoquant divers aspects du débat sur le rapport texte-lecteur au sein des études littéraires : « On pourrait dire que percevoir onze marques noires comme le mot “*nightingale*” (rossignol) est une interprétation, ou que percevoir quelque chose comme noir, ou comme onze, ou comme un mot est une

(25) Sur le caractère « cumulatif » de ce processus, voir LEWIS, 1983, et le point de vue de la psychologie sociale chez HOIJER, 1990. Les recherches sur la réception gagneraient dans leur ensemble à s'attaquer plus énergiquement au genre de problèmes soulevés par la littérature récente sur la « compréhension du texte », malgré son orientation comportementaliste. Voir, par exemple, BRADAC (éd.), 1989.

(26) Voir FISKE, 1987.

(27) MORLEY, 1981, traite utilement ce point.

interprétation, et on aurait raison ; mais si l'on affirmait que ces signes veulent dire "nightgown" (chemise de nuit), on aurait tort dans la majorité des cas. Une interprétation sur laquelle tout le monde a des chances de s'accorder est une des façons de définir un fait [...]. Interpréter ces marques est une activité contrainte, parce que celles-ci sont souvent employées de certaines manières par les gens dans leurs pratiques sociales de communication, et que ces usages sociaux pratiques *sont* les différents sens du mot (28). » On n'aurait aucun mal à remplacer l'exemple d'Eagleton par un autre tiré d'un article de journal ou du commentaire d'un documentaire télévisé. Bien qu'il soit moins aisé de lui trouver un équivalent direct en matière d'images – le système de signification des images (fixes ou animées) étant loin d'être aussi rigoureusement codifié que l'écriture ou le discours – les considérations de base sur les contraintes exercées par le texte sur le sens n'en demeurent pas moins valables. S'il reste à l'évidence vrai, comme le nouveau point de vue interprétatif aime à le souligner, que le « sens » *n'est pas* inhérent aux textes et s'envisage beaucoup mieux comme une propriété de la production interprétative (et donc, comme essentiellement « instable »), y compris dans le cas des significations de routine les plus élémentaires et familières (ex. : ENTRÉE INTERDITE, « Bonjour, David »), l'emploi du terme « polysémie » n'a cependant pas toujours pris en compte – et a parfois même évacué – l'effet de la signification contrainte sur cette production (29).

Une des raisons en est la prédominance persistante, dans les études sur le cinéma et les médias, d'un point de vue littéraire sur le sens. Dans cette optique, le « sens » (souvent perçu comme synonyme de cette entité achevée que constitue « la lecture ») implique presque toujours ce que j'ai désigné plus haut comme une activité du « troisième niveau » – l'attribution mûre-

ment réfléchie d'une signification générale, ainsi que d'une pertinence et d'une valeur socioculturelles –, et ce principalement par rapport aux diverses satisfactions « imaginaires » qu'on peut trouver à se plonger dans des récits de fiction. Des exemples précieux et, du reste, désormais « classiques », seraient ici le travail de Ien Ang sur les téléspectateurs réguliers de *Dallas* et celui de Janice Radway sur les lectrices de fiction sentimentale (30). Toutefois, si cet usage du terme (sens = réponse imaginative) se généralise, on est quasiment sûr d'aboutir à un degré désastreux de confusion autour de la question de l'ouverture et de la fermeture textuelles. Pendant la dernière décennie, le manque de différenciation adéquate sur ce point a piégé nombre de réflexions sur le rapport texte-public dans une banalité fondamentale, dont même les plus ingénieuses élaborations théoriques ne peuvent les tirer (31). Et, parfois, les revendications de « polysémie » ont été bien près d'exclure tout intérêt réel pour l'examen des causes et des conséquences sociales d'interprétations différentes, ou pour l'étude de l'exercice d'un pouvoir culturel par le biais des médias.

Je voudrais, par contraste, défendre l'idée que le principal point sur lequel les « études de réception » devraient se concentrer reste l'exploration *conjointe* de l'acte interprétatif et de la signification textuelle. Il est clair que des investigations sur ce que j'ai appelé le « second » niveau d'activité ou, plus conventionnellement, le niveau « connotatif », doivent figurer au centre de ce travail. Car il s'agit, pour toutes les formes non fictionnelles, d'un niveau important des opérations qui permettent aux mécanismes textuels et aux cadres de référence des lecteurs de générer des compréhensions et des évaluations thématiques à partir d'éléments significatifs spécifiques. L'attention portée aux différences d'interprétation recoupe ici directement les pratiques de la reproduction

(28) EAGLETON, 1983, p. 86.

(29) Voir JENSEN, 1990a, ainsi que CURRAN et SPARKS, 1991, sur quelques-unes des implications politiques de ce point.

(30) ANG, 1985, et RADWAY, 1984.

(31) Voir la critique dans MORRIS, 1988.

culturelle. C'est, bien sûr, à ce niveau que les travaux d'analyse de texte les plus intéressants des *Cultural Studies* ont opéré – se rattachant « vers l'extérieur » à des règles spécifiques d'organisation discursive et aussi, de manière plus ambitieuse et spéculative, aux thématiques de la conscience populaire et des mouvements et conflits observables en son sein. Comme je l'ai noté plus haut, les études sur la réception ont clairement problématisé ce projet diagnostique, avec ses projections hardies dans les têtes des téléspectateurs, mais certaines questions du programme précédent méritent encore qu'on s'y attarde, comme je le suggérerai dans mes conclusions.

Le genre

Le genre joue un rôle capital dans l'orientation du choix et des attentes du public (« Vais-je regarder X ? A quoi est-ce que ça peut bien ressembler ? ») et dans l'organisation des sous-ensembles de compétences et de dispositions culturelles appropriés pour regarder, écouter et lire différents types de productions. Une fois de plus, Morley lui-même a établi quelques correspondances précieuses dans un essai post-scriptum sur le projet « *Nationwide* » (32) mais celles-ci étaient sommaires et n'ont guère été développées par la suite (33). Le genre est le second domaine où je crois qu'une attention critique accrue s'impose. Car chaque fois qu'un chercheur néglige le fait que la « télévision », en tant que système formel et processus social, se compose de formes et d'activités de communication souvent très différentes, une tendance essentialiste risque, faute de mieux, de s'affirmer. L'analyse textuelle des médias a déjà souffert de cette tendance, et tout particulièrement celle de la télévision, où l'éventail des formes et usages est extrêmement large et où, pourtant, la réduction à une unification du média (« la télévision est... » ; « la télévision présente... » ; « la

télévision ne peut pas... ») se révèle fréquente (34). Si la recherche des caractéristiques du rapport télévision-public, en liaison avec les propriétés communicationnelles et « épistémiques » du média lui-même (35), mérite tout à fait d'être poursuivie, tout excès de précipitation dans l'abord d'une théorie générale en la matière n'en reste pas moins voué à reproduire cet essentialisme.

La distinction la plus riche de conséquences entre genres télévisuels est aussi la plus flagrante, et j'y ai déjà fait allusion, c'est celle entre les émissions de fiction et les autres. Bien qu'il ne s'agisse pas toujours d'une division nette dans les systèmes formels (certains principes de la « grammaire » télévisuelle, par exemple, s'appliquent aux deux), les niveaux de référentialité, les modes d'adresse, les formes de discours – propositionnel ou plus associatif, symbolique – et la présence ou l'absence de représentants de la télévision elle-même (tels qu'un présentateur, un animateur ou un reporter) permettent d'inscrire ces deux champs dans des domaines communicationnels distincts.

Dans la plupart des émissions de télévision non fictionnelles, les propriétés caractéristiques du rapport texte-télespectateur sont avant tout liées à des types de *savoir*, habituellement régulés et encadrés par un discours d'adresse direct. C'est le cas même quand le programme est conçu comme un divertissement (ex. : une émission de jardinage, un magazine de musique populaire, une retransmission sportive).

Dans les émissions de fiction en revanche, les propriétés caractéristiques du rapport texte-télespectateur ont avant tout à voir avec les *plaisirs de l'imagination*, et notamment ceux qui sont liés aux situations et aux personnages. Ces dernières années, les études de réception américaines et britanniques ont eu tendance à délaisser les informations et les actualités comme forme « paradigmatique » au profit des séries de fiction populaires familiales ou *soaps*, et en

(32) MORLEY, 1981.

(33) Voir toutefois JENSEN, 1986, p. 119, pour des observations utiles.

(34) ELLIS, 1982, en fournit un exemple influent.

(35) Voir DAHLGREN, 1990.

particulier des séries américaines les plus regardées, avec pour conséquence une forte association du travail sur la réception avec des questions de réalisme, de plaisir, de différence entre les sexes et de contexte de visionnement (36). Les études qui en ont résulté et le débat minutieusement inter-référencé qui a suivi ont été productifs, mais l'institutionnalisation progressive de cette version spécifique des travaux sur la réception s'est accompagnée d'un relatif manque d'intérêt pour les questions de perception, de compréhension et d'entendement. Dans certaines discussions sur les processus de réception, les genres journalistiques ont été vus comme irrémédiablement *masculins* et « fermés » par opposition à « l'ouverture » *féminine* progressiste des rapports de visionnement typiques des fictions populaires (37). Cette conception s'enracine dans des idées hautement spéculatives quant au caractère sexué de la « polysémie », en liaison aussi bien avec les intentions et formats des émissions qu'avec les rapports de visionnement caractéristiques encouragés. Elle semble avoir eu entre autres pour effet de renforcer ultérieurement cette division à laquelle j'ai fait référence en début d'article entre les perspectives du « savoir public » et de la « culture populaire ». On laisse parfois entendre que la quête acharnée de faits, d'une vérité, propre au journalisme serait naïvement et obsessionnellement empiriste, et négligerait la nature de toute communication publique qui serait jeu créatif, nécessaire « invention ». Cette position a beau relever d'une pétition de principe, ses liens avec divers aspects du commentaire post-moderne lui ont valu, sous une forme ou une autre, un degré d'influence surprenant.

Dans la première série de problèmes que j'ai évoqués, autour du « sens », j'ai noté que des confusions et des complaisances avaient commencé à entraver le progrès des études sur la réception. Concernant le genre, ma thèse est qu'on n'a pas accordé suffisamment d'attention à la manière dont

ses spécificités affectent les comportements de visionnement (y compris le degré d'intensité et d'activité concomitante dans la pièce) et que, de plus en plus, des recherches et des raisonnements centrés sur des séries du type *soap* tendent à être présentés comme révélateurs de la télévision en général. Ces questions distinctes de sens et de genre entretiennent, bien sûr, des rapports divers et étroits, de sorte que les difficultés conceptuelles qu'on rencontre avec l'une risquent fort d'affecter la clarté de la théorisation de l'autre. Ainsi par exemple, comme je l'ai indiqué plus haut, parler du « sens » d'un texte romanesque peut revenir à passer directement à un niveau de réponse assez général. Le « sens » a ici immédiatement à voir avec les rapports d'imagination – avec les satisfactions culturelles qu'implique le fait de se familiariser avec des personnages et des situations dramatiques. Noter des différences à ce niveau-là peut se révéler proche de la constatation triviale que, premièrement, des personnes différentes aiment des choses différentes et, deuxièmement, les gens aiment souvent les mêmes choses pour des raisons différentes. Si le travail n'est pas raccordé à un programme d'enquête sociologique, il retombe vite dans les relativités du « goût », et toutes les théories générales sur le pouvoir culturel dans le cadre desquelles la recherche peut sembler menée ne se révèlent, en fait, qu'un simple appendice spéculatif.

Des questions de sens et de genre sont impliquées dans le troisième domaine problématique que j'ai choisi d'examiner, celui du contexte. En effet, des conceptions renouvelées de ce qui constitue le « contexte » ou le « cadre », opérationnel et explorable, de l'activité du public des médias ont figuré parmi les principaux points de réexamen dans les travaux récents.

(36) Pour des citations et des commentaires, voir l'article de Sonia Livingstone dans CURRAN et GUREVITCH (éds), *op. cit.*

(37) Voir FISKE, 1987.

Le contexte

Dans divers secteurs de la recherche en lettres et en sciences humaines, une prise de distance à l'égard du « formalisme » dans l'analyse du sens (perçu comme un intérêt exclusif pour des questions de forme discursive ou de « structure du message ») a entraîné un abord plus direct des processus d'interprétation, mais aussi des contextes et des cadres. Ceci s'est produit de manières différentes dans les études littéraires, la musicologie, l'histoire de l'art et la sociologie – pour prendre des exemples notables – comme dans la recherche sur les médias et les études culturalistes. Toutefois, c'est peut-être la linguistique qui a produit la théorisation la plus systématique de ce problème (38). L'objectif a été d'analyser le sens (à travers tous ses « niveaux » bien que, comme je l'ai souligné, ce point ne soit d'ordinaire pas explicité) comme étant socialement situé.

Cette extension du champ d'étude – des formes à ce qu'on estime être des cadres d'usage constitutifs – pose aussitôt une difficulté, à laquelle les chercheurs ne s'attaquent pas forcément d'emblée. Formulé simplement, le problème est le suivant : « Qu'inclut-on dans le contexte, et où le contexte s'arrête-t-il ? » Ou bien, à l'inverse et de façon plus radicale : « De quoi est-ce qu'on n'a pas besoin de tenir compte ? » « Qu'est-ce qui, ici, ne contribue pas à la construction du sens ? »

Dans le cas des études sur la télévision, je crois salutaire d'envisager cette tentative pour « situer » les actes de visionnement comme un effort pour rattacher l'analyse, non pas à une, mais à deux sphères conceptuelles : les *rappports sociaux* sous-jacents au fait de regarder la télévision, et les *cadres spatio-temporels* de cette activité. Il n'est guère fructueux de regrouper les deux, et j'aimerais développer un peu ce qu'implique le fait de les étudier à la lumière des deux questions fondamentales formulées plus haut. L'exploration des rapports sous-jacents au

fait de regarder la télévision plonge le chercheur en réception au cœur des multiples et complexes structures et processus susceptibles de peser sur la *socialité* de l'acte d'interprétation. Parmi eux figurent les variables démographiques « objectives » – la classe sociale, le sexe et l'âge étant clairement marquants – mais aussi ces variations moins faciles à déterminer et pourtant souvent éminemment significatives dans les dispositions et la « compétence culturelle » (incluant la familiarité avec des conventions linguistiques et esthétiques particulières) qu'on rencontre à l'intérieur des catégories sociologiques conventionnelles aussi bien qu'entre elles. L'idée que ces dernières variables – conceptualisées par Morley comme le positionnement des membres du public dans divers types d'« espace discursif », ce qui fournit des ressources différentes à la conscience pratique individuelle – avaient une portée plus grande que ses hypothèses initiales ne l'avaient suggéré constituait une partie des conclusions de *The « Nationwide » Audience*. En effet, ces variables « neutralisaient » souvent ou mettaient en échec le vaste système d'échantillonnage socio-économique qui avait tenu un rôle central dans ce projet de recherche. Les développements ultérieurs en la matière ont été lents, en dépit d'un large débat autour des questions en jeu (39). De toute évidence, des modes de classification capables de fonctionner à un niveau « intermédiaire » sont nécessaires, aussi provisoires et expérimentaux fussent-ils, pour éviter de coincer la recherche entre, d'une part, des typologies sociales trop larges pour être d'un grand secours et, de l'autre, des truismes rebattus et improductifs quant à l'unicité des individus. Comme je le suggérerai plus loin, ces classifications pourraient inclure des catégories spécifiques à certains thèmes (les interprétations par le téléspectateur des comptes rendus économiques, par exemple, ayant des chances de produire un type de variation différent de celui qu'engendrent des

(38) Voir LEVINSON, 1983.

(39) Voir, par exemple, BRUNT et JORDIN, 1986, pour un excellent exposé des problèmes démographiques dans les enquêtes de réception.

exposés directement politiques). Elles pourraient aussi explorer, de manière plus fine et approfondie, les variables professionnelles des téléspectateurs (types, conditions et expériences de travail).

C'est dans la seconde sphère conceptuelle (encore qu'elle soit liée à la première) – celle de l'examen des cadres spatio-temporels dans lesquels on regarde la télévision – que des progrès importants ont récemment eu lieu. A l'heure où j'écris ces lignes, le travail le plus ambitieux en la matière est le programme d'études en cours de Morley et Silverstone à la Brunel University (40), un programme qui ne s'attaque pas seulement à la télévision mais à la gamme complète d'emploi des technologies d'information à domicile. L'insistance pour situer l'activité de visionnement dans ses contextes d'espace et de temps n'entraîne pas l'abandon de l'analyse des rapports sociaux généraux, mais s'efforce de retrouver ceux-ci à travers les routines et rites quotidiens d'une vie familiale où la télévision peut être regardée avec des degrés variables d'attention ou de distraction, et conjointement à l'accomplissement d'un certain nombre de tâches ménagères ou d'autres activités (41). Cette insistance inscrit l'analyse de réception dans une « microsociologie de la vie quotidienne », la meilleure pour saisir les humeurs, les mobiles et les « rituels » constitutifs de l'acte de regarder la télé.

Un des problèmes qui semblent découler d'un travail dans cette perspective est qu'il devient dès lors difficile, sinon impossible, de s'occuper du seul rapport texte-téléspectateur. En effet, celui-ci se retrouve supplanté sur le plan conceptuel par les rapports plus généraux entre télévision et vie à la maison. De plus, la méthodologie de recherche privilégiée elle-même, dans son souci d'obtenir des données ethnographiques situées, tend à se méfier des procédures « expérimentales », fussent-elles aussi limitées que la projection de documents vidéo pour susciter la discussion. Par conséquent, si le travail

signifiant spécifique de la télévision s'inscrit dans de telles recherches, c'est le plus souvent au niveau des séries favorites ou des genres d'émission préférés. Les renseignements de ce type sont souvent très instructifs, et ouvrent aux recherches sur la télévision des perspectives sur l'*usage* restées sous-explorées dans le cadre des conceptualisations antérieures de l'interaction texte-téléspectateur. Ils montrent par exemple *la manière* dont, en général, le flux de significations issues des émissions est alternativement assimilé et activé dans les conversations de tous les jours, les passe-temps et hobbies favoris, ou l'organisation de la vie quotidienne. Cependant, des moments localisés de signification, qui donnent sens aux éléments et aux structures des émissions, n'en restent pas moins les points nodaux autour desquels la dynamique sociale de la télévision fonctionne. Une intelligence de l'ampleur et de la subtilité des « univers de vie » dans lesquels les actes de visionnement se situent doit certes informer, mais ne peut remplacer, l'attention qu'on porte à ces derniers. C'est particulièrement vrai lorsqu'on examine les fonctions du média *les plus directement liées* au savoir public, plutôt que la gamme de ses divertissements culturellement reproductifs. Toute substitution de l'une à l'autre renforce le déplacement d'attention que j'ai signalé plus haut à propos des genres fictionnels.

Étant donné les promesses actuelles des études « situées », il est aussi assez facile d'*exagérer* le caractère inacceptable de la distorsion que crée dans les réponses des téléspectateurs l'extraction d'actes de visionnement du flux naturel et fragmenté de l'usage ordinaire, comme cela se produit dans le cas de projections organisées par des chercheurs. Il faut ici tenir compte, autant que de la relativité de la situation, de la continuité et du report de l'identité personnelle et des préférences et attitudes constituées, ainsi que de la stabilité des significations des textes eux-mêmes. Tous ces éléments sont des constituants partiels et interdépendants

(40) Voir MORLEY et SILVERSTONE, 1990.

(41) Des études antérieures très influentes sur ce point ont été COLLET et LAMB, 1986, et MORLEY, 1986.

du « sens-pour-le-télespectateur », mais mettre exclusivement l'accent sur le premier dans le cadre d'une théorie draconienne de la dépendance à l'égard du contexte risque de conduire la recherche à tourner sans fin autour d'un objet qu'elle aura, théoriquement, aboli. Comme Charlotte Brunsdon l'a récemment écrit (42) : « Le fait que le texte soit seulement et toujours réalisé dans des pratiques de lecture historiquement et contextuellement situées n'exige pas que nous réduisions ces deux catégories à une seule. »

J'ai déjà évoqué le problème fondamental, qui se pose à toutes les recherches en communication centrées sur le contexte, de la délimitation des « frontières » du contexte pertinent. Les analystes de la réception doivent non seulement établir un ordre d'importance entre tous les éléments pouvant être classés comme « contextuels » par rapport à l'objet principal d'étude (ordre qui peut, bien sûr, être modifié en cours de travail), mais aussi déterminer les *méthodes* propres à enregistrer les éléments importants avec suffisamment de détail et de précision. Si cette situation n'a rien de nouveau dans les sciences sociales, il est néanmoins frappant de voir, ici, à quel point ces facteurs importants ne sont pas directement accessibles au chercheur. En effet, nombre d'éléments constitutifs du tissu expérientiel au sein duquel des actes de lecture situés se produisent ne sont identifiables que via des conjectures, à partir de données qui passent pour leur être diversement, voire indirectement, indexicales. Peut-être la taille de ce fossé entre « contexte pertinent » et « contexte explorable » est-elle propre aux recherches en sociologie du sens. Ainsi, l'étude des attitudes et des opinions, bien qu'elle travaille aussi avec l'inobservable, a traditionnellement pu conférer un bon degré de preuve (quelles que soient les réserves d'usage) aux déclarations enregistrées de personnes interrogées abordant *directement* et exprimant clairement le sujet étudié.

L'existence d'un tel fossé m'inciterait presque à voir une tendance suicidaire dans une bonne part de l'enthousiasme actuel pour élargir encore plus les contextes d'analyse tout en réclamant une profondeur ethnographique accrue. Dans un récent article globalement très perspicace, même Ien Ang, qui fait pourtant partie des nouveaux chercheurs les plus éminents et les plus vigilants sur le plan théorique, a évoqué la nécessité d'une « mondialisation » de la recherche ethnographique (43), sans tenir compte autant que cela pourrait sembler nécessaire des problèmes qu'implique le fait de pousser aussi loin une méthode, fût-elle fine, de recueil de données. Les spéculations de Peter Dahlgren (44) ne sont pas moins ambitieuses, mais son ton résolu laisse présager un sens plus aigu des formidables tâches qui se trouvent à la clé : « Il se pourrait bien que notre seule option méthodologique soit de nous lancer sérieusement dans la voie de descriptions anthropologiques minutieuses de l'interface des nombreux cadres de la vie quotidienne avec l'environnement médiatique. » Dans sa tentative, intellectuellement honorable, pour rejeter les grandes généralisations théoriques qui ont tant handicapé les études sur les médias dans les années 70, un tel projet court le danger d'être mis en échec par sa propre ambition empirique. Si les confusions sur le sens et le manque d'attention accordée au genre ont exercé un effet limitant, une conception insuffisamment théorisée et imprudemment élargie du contextuel risque d'en faire autant.

Télespectateurs- Consommateurs-Citoyens : Et ensuite ?

Après avoir abordé quelques-uns des problèmes auxquels le nouvel accent mis sur l'interprétation s'est, à mon avis, heurté sans toujours s'y attaquer, je vou-

(42) BRUNSDON, 1989, p. 126.

(43) ANG, 1990, p. 244.

(44) DAHLGREN, 1990.

drais terminer sur une note positive en indiquant très brièvement les domaines où les « promesses » du nouveau paradigme semblent considérables. Mon insistance dans cet article sur la production non fictionnelle ne m'empêche pas de percevoir le grand intérêt et l'importance de travaux supplémentaires sur la réception des formes narratives à la télévision, dans le registre de la comédie en particulier ; celles-ci méritent sûrement beaucoup plus d'attention qu'elles n'en ont reçu jusqu'ici. Les perspectives que j'ai en tête rejettent le relativisme complaisant qui conduit à juger le rôle interprétatif du public d'une telle ampleur et d'une telle portée que l'idée même d'une influence exercée par les médias en deviendrait naïve. Elles rejettent aussi une conception assez différente, quoiqu'aussi influente : l'hypothèse populiste radicale qu'on peut faire confiance aux publics populaires pour exercer une capacité de « résistance » quasi instinctive (45) à la plupart de ce que les médias leur proposent grâce, apparemment, à des mécanismes de cognition, des processus de pensée et une motivation sociale d'ensemble dont on ne semble pas estimer qu'ils réclament un examen plus attentif.

Ces perspectives offrent l'occasion de rattacher les idées sur la variation interprétative et ses déterminants sociaux au débat en cours quant à la fonction des médias dans l'organisation et la diffusion du savoir public. Elles s'attaquent donc au programme d'études « influence ». Même si ce programme a dû être beaucoup modifié depuis la période (mythique ?) où l'on raisonnait en termes de processus directs, monocausaux, de modification mentale ou comportementale, les conséquences des systèmes médiatiques pour la conscience et les actes du public demeurent l'objectif le plus important de l'étude des médias.

Dans un survol récent de la recherche en Europe occidentale, Jay Blumler et d'autres (46) ont appelé à s'intéresser davantage aux « lecteurs-citoyens » et à approfondir des « questions sur la manière dont les principales institutions et processus politiques, sans oublier leurs significations ou prétentions symboliques, sont "lus" et interprétés par ceux qui suivent des reportages sur eux dans les médias de masse ». Peter Golding (47) a également réclamé « la résurrection du concept de citoyenneté en tant que repère cruciale pour l'investigation dans les recherches sur la communication ». Dans une certaine mesure, un concept aussi fondamentalement public pourrait intervenir comme complément et correctif à la rhétorique du « consommateur » privé qui a connu un développement si opportuniste dans les débats politiques récents et s'est parfois, de manière étrange et un peu facile, alignée sur l'accent que mettaient les chercheurs sur le « plaisir ». Comment des études de réception recentrées pourraient-elles converger avec le type d'enquêtes que Golding appelle de ses vœux ?

Tout d'abord, à mon avis, en s'efforçant de rétablir un lien avec quelques assez vieilles questions concernant ces formes « quotidiennes » de compréhension du domaine social et politique qui sont diversement constitutives des dispositions et opinions civiques. Comment le savoir public autour de thèmes nodaux particuliers tels que « l'économie », « la défense », « l'énergie », « la santé » ou « l'éducation » puise-t-il concrètement ses sources dans la variété d'images, de concepts, d'explications et de témoignages diversement disponibles par le canal des médias – en tant qu'ensemble d'intermédiaires parmi d'autres, mais d'intermédiaires centraux pour l'établissement d'un lien entre les domaines privé et public ?

(45) Peut-être vaut-il la peine de souligner que ces idées sur le téléspectateur « résistant » sont souvent associées aux théories sur la « polysémie », alors que la logique suggérerait l'inverse. Un téléspectateur interprétant « de manière résistante » œuvre consciemment *contre* un ensemble de significations et de valeurs qui sont (a) attribuées à une émission et (b) dont on suppose qu'elles ont été voulues par les producteurs de cette émission. A moins qu'on avance une théorie où les téléspectateurs « résisteraient » dans toute une série de directions différentes sans convergence significative, cela semble davantage plaider en faveur de la détermination (sociale) des textes que de leur caractère polysémique.

(46) BLUMLER *et al.*, 1990, pp. 275-276.

(47) GOLDING, 1990, p. 100.

Traiter cette question exigera d'associer les perspectives des *Cultural Studies* et de la sociologie avec celles de la psychologie sociale et de la linguistique. Les allers et retours que j'ai évoqués plus haut entre les différents niveaux d'activité constitutifs de la « production de sens » ne céderont qu'à une analyse interdisciplinaire de ce type. Le programme que je suis en train d'esquisser – bien qu'il puisse sans doute puiser quelques indications dans des tentatives antérieures pour déterminer et théoriser les « attitudes et opinions » – a donc ceci de distinctif qu'il s'occupe à la fois des détails de la forme de communication et de ces facteurs d'activité interprétative que les travaux récents sur la réception ont mis si incontournableement à l'ordre du jour. Pour en venir à l'appareil conceptuel utilisable par une telle recherche, on pourrait productivement s'attaquer aux modèles de variation dans la distribution, l'assimilation et l'usage du « savoir public » en ajoutant aux principaux facteurs socio-démographiques un éventail de catégories portant sur les groupes d'intérêt, l'activité professionnelle et l'affiliation politique. Jensen (48) indique comment les modes de visionnement de la télévision à visée informative pourraient être différenciés en fonction de valeurs d'usage et, en une tentative novatrice pour rejoindre les centres d'intérêts de la recherche empirique, en fonction des habitudes effectives de choix de chaîne (49). Dahlgren (50) a exposé comment les discours sur les affaires publiques suscités par la télévision peuvent, eux-mêmes, être génériquement définis.

Des programmes de recherche initialement conçus en référence, non pas à des groupes, des cadres ou des genres spécifiques, mais à des problèmes publics précis recevant un traitement médiatique dans le cadre de différentes conventions génériques, pourraient être particulièrement éclairants. Un superbe exemple, qui a bien failli se transformer en étude de réception, est le travail de Schlesinger, Murdock et Elliott (51) sur le « terrorisme ». En gardant un sujet et des thèmes constitutifs constants, on peut aborder de manière plus pointue les multiples niveaux de sens (visuel compris), tout en gérant de manière plus explicite les « limites » du contexte pertinent explorable. L'objectif va ici bien au-delà d'une simple démonstration de plus de la « variation » au sein du « public actif ». Il est examiné du plus près possible, les ressources, modalités et (pour employer une expression de Stuart Hall) « logiques-en-usage » à partir desquelles les formes d'une conscience publique pratique sont constituées. Philo (52), à propos des perceptions par le public des modalités de couverture médiatique de la grève des mineurs britanniques, et Corner, Richardson et Fenton (53) sur les réactions aux présentations télévisées de la politique en matière d'énergie nucléaire, ont récemment illustré quelques-unes des possibilités qui existent. Mais, surtout, ils ont montré que s'intéresser de plus près à « l'interprétation » peut, loin de chasser l'idée « d'influence », y ramener la recherche sur la formation du savoir public et politique d'une façon mieux ciblée et avec une assurance théorique renouvelée.

(48) JENSEN, 1990-a.

(49) JENSEN, 1990-b.

(50) DAHLGREN, 1990.

(51) SCHLESINGER, MURDOCK et ELLIOTT, 1983.

(52) PHILO, 1990.

(53) CORNER, RICHARDSON et FENTON, 1990-a et 1990-b.

RÉFÉRENCES

ANG I., *Watching « Dallas » : Soap opera and the melodramatic imagination*, New York, Methuen, 1985.

ANG I., « Culture and Communication : Towards an Ethnographic Critique of Media Consumption in the Transnational Media System », *European Journal of Communication* 5 (2-3), 1990, pp. 239-260.

BARTHES R., *Mythologies*, trad. anglaise, A. Lavers, Londres, Jonathan Cape (éd. originale, Paris, Le Seuil, 1957), 1972.

BLUMLER J.G., DAYAN D. et WOLTON D., « West European Perspectives on Political Communication : Structures and Dynamics », *European Journal of Communication* 5 (2-3), 1990, pp. 261-284.

BRADAC J. (éd.) *Message effects in communication science*, Londres, Sage, 1989.

BRUNSDON C., « Text and Audience » in Ellen Seiter et al. (éds), *Remote control : Television, audiences and cultural power*, Londres, Routledge, 1989, pp. 116-129.

BRUNT R. et JORDIN M., « Constituting the Television Audience : A Problem of Method » in P. Drummond et R. Paterson (éds), *Television and its audience*, Londres, B.F.I., 1988, pp. 231-249.

COLLET P. et LAMB R., *Watching families watching TV*, Report to Independent Broadcasting Authority, Londres, 1986.

CORNER J., « Criticism as Sociology : Reading the Media » in J. Hawthorn (éd.), *Criticism and critical theory*, Londres, Edward Arnold, 1985, pp. 29-41.

CORNER J., RICHARDSON K. et FENTON O., « Textualizing Risk : TV Discourse and the Issue of Nuclear Energy », *Media, Culture and Society* 12 (1), 1990a, pp. 105-124.

CORNER J., RICHARDSON K. et FENTON N., *Nuclear reactions : Form and response in « public issue » television*, Londres, John Libbey, 1990b.

CURRAN J., « The New Revisionism in Mass Communication Research : A Reappraisal », *European Journal of Communication* 5 (2-3), 1990, pp. 135-164.

CURRAN J. et GUREVITCH M. (éds), *Mass media and society*, Londres, Arnold, 1991.

CURRAN J. et SPARKS C., « Press and Popular Culture », *Media, Culture and Society* 13 (2), 1991, pp. 215-237.

DAHLGREN P., « Les actualités télévisées – A chacun son interprétation », *Réseaux*, n° 44-45, 1990.

EAGLETON T., *Literary theory*, Oxford, Blackwell, 1983.

ECO U., *A theory of semiotics*, Londres, Macmillan, 1976.

ELLIS J., *Visible fictions*, Londres, Routledge, 1983.

FISKE J., *Television culture*, Londres, Methuen, 1987.

GOLDING P., « Political Communication and Citizenship : The Media and Democracy in an Inegalitarian Social Order » in M. Ferguson (éd.), *Public communication : The new imperative*, Londres, Sage, 1990.

GRIPSRUD J., « “High Culture” Revisited », *Cultural Studies* 3 (2), 1989, pp. 194-207.

HALL S., « Culture, the Media and the “Ideological Effect” » in J. Curran, M. Gurevitch et J. Woollacott (éds), *Mass communication and society*, Londres, Edward Arnold, 1977.

HARVEY D., *The condition of postmodernity*, Oxford, Blackwell, 1989.

HJELMSLEV L.), « Prolegomena to a Theory of Language », *Memoir 7, International Journal of American Linguistics*, Baltimore, Waverly Press, 1953, pp. 1-92 (texte original danois, 1943 ; traduction française, *Prologomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit, 1968-1971).

HOIJER B., « Studying Viewers' Reception of Television Programmes : Theoretical and Methodological Considerations », *European Journal of Communication* 5 (1), 1990, pp. 29-56.

JENSEN K., *Making sense of the news*, Aarhus, The University Press, 1986.

JENSEN K., « The Politics of Polysemy : Television News, Everyday Consciousness and Political Action », *Media, Culture and Society* 12 (1), 1990a, pp. 57-77.

JENSEN K., « Reception as Flow : The "New Television Viewer" Revisited », *Communication à la 17^e Conférence du IAMCR*, Bled, Yougoslavie, août 1990, 1990b.

JENSEN K. et ROSENGREN E., « Five Traditions in Search of the Audience », *European Journal of Communication* 5 (2-3), 1990, pp. 207-238.

LIEBES T. et KATZ E., *The export of meaning*, Oxford, OUP, 1990.

LEVINSON S., *Pragmatics*, Cambridge, CUP, 1983.

LEWIS J., « The Encoding-Decoding Model : Criticism and Redevelopments for Research on Decoding », *Media, Culture and Society* 5 (2), 1983, pp. 179-197.

LEWIS J., « Decoding Television News » in P. Drummond et R. Paterson (éds), *Television in transition*, Londres, BFI, 1985.

LIVINGSTONE S.M., « Viewers' Interpretations of Soap Opera : The Role of Gender, Power and Morality » in P. Drummond et R. Paterson (éds), *Television and its audience*, Londres, BFI, 1988.

MOORES S., « Texts, Readers and Contexts of Reading : Developments in the Study of Media Audiences », *Media, Culture and Society* 12 (1), 1990, pp. 9-29.

MORLEY D., *The « Nationwide » audience : structure and decoding*, Londres, BFI, 1980.

MORLEY D., « The "Nationwide" Audience : A Critical Postscript », *Screen Education* 39, 1981, pp. 3-14.

MORLEY D., *Family Television*, Londres, Comedia, 1986.

MORLEY D., « Changing Paradigms in Audience Studies » in E. Seiter et alii (éds), *Remote control : Television, audiences and cultural power*, Londres, Routledge, 1989.

MORLEY D. et SILVERSTONE R., « Domestic Communication – Technologies and Meanings », *Media, Culture and Society* 12 (1), 1990, pp. 31-55.

MORRIS M., « Banality in Cultural Studies », *Block* 14, 1988, pp. 15-26.

PHILO G., *Seeing and believing*, Londres, Routledge, 1990.

RADWAY J., *Reading the romance. Women, patriarchy and popular literature*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1984.

RICHARDSON K. et CORNER J., « Reading Reception : Mediation and Transparency in Viewers' Accounts of a TV Programme », *Media, Culture and Society* 8 (4), 1986, pp. 485-508.

SEITER E., BORCHERS H., KREUTZNER G. et WARTH E.-M., « Don't Treat Us Like We're So Stupid and Naive : Towards an Ethnography of Soap Opera Viewers » in E. Seiter et alii (éds), *Remote control*, Londres, Routledge, 1989, pp. 223-244.

SCHLESINGER P., MURDOCK G. et
ELLIOTT P., *Televising « terrorism » :
Political violence in popular culture*,
Londres, Comedia, 1983.

SCHRODER K., « Vers une conver-
gence de traditions antagonistes. Le cas
de la recherche sur le public ». *Réseaux*
n^{os} 44-45, 1990.